

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 11

Artikel: Une âme en peine
Autor: Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le jeune homme avec un aplomb qui m'étonna. Maître Lichard ne risquait pas de se compromettre, ou du moins il le croyait, en me donnant cette assurance; car à ce que j'ai su depuis, il avait chez lui, dans une caisse, un lièvre qu'on nourrissait de débris de légumes.

Or, le samedi suivant, il s'affuble en chasseur, prend son lièvre qu'il cache sous sa blouse, et se dirige vers une lande prochaine.

Arrivé là, il est question de mettre à mort son pensionnaire herbivore et de me l'apporter ensuite triomphalement sous le harnais de rigueur.

Mais tuer l'animal est une chose qui se dresse tout à coup devant Lichard, épineuse au suprême degré. En effet, le lièvre ne doit périr que d'un coup de feu; il serait on ne peut plus compromettant de le faire passer de vie à trépas par strangulation, attendu que la marque laissée par ce genre de supplice pourrait déceler son stratagème, quand même il le foudroierait après coup; et il n'ose le lâcher dans la crainte bien fondée de ne pas l'atteindre.

Comment faire?

— Pardieu, se dit-il après avoir réfléchi un instant, je vais attacher ma bête à un genêt; alors elle ne se sauvera pas!

Cette idée lumineuse conçue, Lichard cherche dans ses poches un lien quelconque pour arriver à fin de ce qu'il se propose; mais il a beau les tourner et les retourner, sauf sa bourse que serrent deux longs cordons, il ne trouve pas vestige de ce dont il a besoin.

A défaut d'autre objet, Lichard, sans séparer la bourse des attaches, ce qui lui eût fait perdre un temps précieux, fixe, au moyen de celle-ci, le lièvre par le cou à un genêt.

Puis il recule de quatre pas, épaulé son arme, vise attentivement et appuie sur la détente.

Le coup part, laissant un petit nuage de fumée qui obstrue d'abord la vue du chasseur.

Mais, une seconde écoulée, les vapeurs se dissipent... O désespoir! il distingue, à deux cents pas de lui, le lièvre qui décampe rapide comme un trait et emportant la bourse suspendue au cou.

Par une inconvenable maladresse, Lichard, au lieu d'atteindre le lièvre, avait coupé net la branche de genêt qui retenait celui-ci, lequel, comme on le pense bien, avait, aussitôt libre, joué des pattes sans demander son reste.

Le malheureux chasseur resta comme pétrifié. Ce n'était pas les quatre-vingts francs contenus dans sa bourse qu'il regrettait.

Le lendemain nous l'attendîmes vainement. Depuis lors, il n'a plus reparu chez moi. Je tiens sa mésaventure d'un indiscret à qui il eut l'imprudence de la confier.

Quelques jours après, je le rencontrai dans un chemin.

— Mon cher Lichard, lui dis-je, je ne te demanderai pas ton secret pour attraper des truites; mais je vais t'en indiquer un à l'effet de prendre les lièvres. Ecoute: Sur toutes les pierres plates que tu remarqueras dans les bruyères, dépose, à l'entrée de la nuit, une forte prise de tabac. Le lièvre attiré par l'odeur du narcotique, accourt et le flaire; mais aussitôt un accès d'éternement le saisit, et, par suite du mouvement que fait sa tête pour éternuer, il frappe avec force du museau contre la pierre, ce qui l'étourdit et provoque une hémorragie dont il meurt sur place. De telle sorte que le lendemain matin tu n'auras qu'à aller faire ta tournée et les ramasser.

P. Laruche.

LES ECLAIRS



SUIVANT la tournure de son esprit, un simple mot peut aiguiller notre méditation vers des domaines fort différents.

Songeant à l'été disparu, — manière de prendre son mal en patience! — j'ai revu des éclairs au sein des nuages orageux. J'ai revu un bon jeune homme rattraper une voisine qu'il n'osait aborder et lui offrir sa protection contre les éléments déchaînés. La belle enfant a accepté, sans songer qu'un homme désarmé devant la femme doit l'être plus encore devant le feu du Ciel! Elle

s'est tournée vers lui, elle a souri. Lui a vu dans son regard l'éclair du coup de foudre, si j'ose dire. Il a eu un éclair d'intelligence: passant devant un tea-room renommé, il y a entraîné la jeune enfant, lui représentant qu'il était dangereux de rester par voies et chemins en temps d'orage. Ils se sont installés, avec du thé, bien sûr, — à moins que ce ne soit une glace! — et ils ont mangé de délicieux petits gâteaux. Des éclairs?... qui sait! L'orchestre a joué des mélodies enivrantes. Et... laissons ce jeune couple tranquille, voulez-vous? Nous, gens de sens rassis! jugeons les éclairs rencontrés:

Eclair au chocolat. — Très bon, très bon! Concession fâcheuse aux satisfactions épicuriennes: à condamner!

Eclair d'intelligence. — Dangereux: parfois, on n'aime pas ceux qui voient trop clair. De plus, souvent, il vaut mieux ignorer! à condamner également!

Eclair du coup de foudre. — C'est le plus dangereux, mais, en fin de compte, chacun y trouve profit, dupeur et dupé: condamner! ce qui encouragera invinciblement autrui à se dire: «Moi, malin, je ne risque rien!» et cela fera un atterapé de plus!...

Eclair céleste. — Acquiescement!... parce qu'un orage est, parfois, tellement utile!... pensez au bon jeune homme au parapluie hospitalier!...

St-Urbain.

MA CASQUETTE DE COLLÉGIEN

Elle n'est plus bien présentable,
Ma casquette de collégien;
C'est un souvenir respectable,
Et auquel, malgré tout, je tiens!
L'autre jour, je l'ai retrouvée
Dans l'armoire où elle dormait
Depuis de nombreuses années,
Sans espoir d'en sortir jamais!
J'en ai secoué la poussière,
Avec un soin sans précédent,
Heureux de la revoir entière,
Sans avoir trop souffert du temps.
Maintenant, elle est trop petite,
Son écusson est défraîchi;
Et puis, elle a souffert des mites,
Son drap est râpé et blanchi!
Qu'importe, c'est une vieille amie;
Telle qu'elle est, respectons-la;
Elle me rappelle une vie
Heureuse et révolue, hélas!
Chère bonne vieille casquette,
Toi, qui saluas tant, jadis,
Au bon temps où j'étais perquette,
C'est toi qu'on salue aujourd'hui!

AUX VIEILLES PERQUETTES!

Petits poissons, devenus grands,
Auxquels le Bon Dieu prêta vie,
Vous venez reformer vos rangs,
A Morges, la cité jolie.
De partout, vous êtes venus,
Vieux boillants et jeunes perquettes;
Plus d'un, qu'on croyait disparu
Vient nous remonter sa binette!
Ah! Les vieux souvenirs d'antan,
Les vieilles farces du collège,
Vont revivre, pour un moment,
Défilant en un long cortège!
Bien des uns qui, déjà blanchis,
Voient approcher la vieillesse,
En retrouvant les vieux amis,
Croiront retrouver leur jeunesse!
Parmi tant de vieilles perquettes,
Menu fretin ou vieux barbeaux,
Vous trouverez races complètes,
Mais pas de vilains maquereaux!
A tous, un fraternel salut
De cordiale bienvenue;
Et, à ceux, trop tôt disparus,
J'adresse une pensée émue!

8 mars 1929.

Pierre Ozaire.

Ces vers ont été lus à l'occasion de la constitution de l'Association des anciens élèves du collège de Morges. A Lausanne, on les appelait: Pétolles; à Morges: Perquettes.

NECESSITÉS DU TEMPS DE GUERRE



L' A mobilisation de 1914 a eu pour effet, non seulement de permettre le perfectionnement de la mécanique en général et de l'aviation en particulier, mais encore de développer l'esprit d'initiative des hommes. L'histoire suivante arrive fort à-propos à l'appui de notre thèse.

Le capitaine P..., — un chef et un grand cœur, — s'était trouvé un jour dans la pénible obligation de sévir à l'égard de ses subordonnés. Profitant de la déconsignation du dimanche, quatre soldats de la compagnie avaient indignement abusé de leur liberté pour s'enivrer de scandaleuse façon. La discipline exigeait une leçon qui fût un châtement exemplaire. P... eut la chance de trouver un local d'arrêts qui pouvait être hermétiquement clos. Plus de fuite nocturne ni de «commerce clandestin!» C'était un caveau dont la seule communication avec le monde extérieur consistait en un soupirail garni d'épais barreaux assez serrés pour qu'il fût impossible d'introduire à travers l'espace libre, une bouteille ou même un verre. De la sorte, les prisonniers seraient contraints à observer l'abstinence la plus rigoureuse durant leur peine de «deux fois vingt-quatre heures!» Ils y furent donc incarcérés.

Au cours de la première nuit, le capitaine se rendit auprès des détenus qui dormaient paisiblement. Il acquit ainsi la conviction que toute contrebande était exclue. Mais, la nuit suivante, l'officier étant retourné au local d'arrêts, constatata avec stupéfaction que les quatre soldats étaient pleins de vin et chantaient à tue-tête. La complicité de la garde lui parut évidente. Il fit une enquête sur-le-champ, qui ne révéla rien. Aucune boisson n'avait été remise aux hommes et la clé du caveau était restée au corps de garde sous les yeux du planton. Le capitaine s'arrachait les cheveux. Intrigué et obsédé par ce mystère, il résolut, toutefois, d'être fixé à tout prix. Un vieux sergent qui connaissait le «truc» s'offrit à résoudre l'énigme, à la condition qu'il ne s'en suivit pas de représailles. Après entente sur ce point, le sous-officier expliqua à son commandant par quel ingénieux moyen, en pareilles circonstances, les soldats punis se faisaient servir à boire.

Il y avait, entre deux barreaux, la place suffisante pour introduire le tuyau d'une pipe en terre à deux sous! De l'extérieur, le camarade complaisant versait le vin dans la pipe et, à l'intérieur, les quatre compagnons d'infortune venaient, tour à tour, sucer le bout de ce siphon d'un nouveau genre!

Et c'est ainsi que ces bons Vaudois aux violons avaient fini par retrouver l'atmosphère de la cave paternelle! — Alphonse Mex.

UNE AME EN PEINE



L' était pauvrement vêtu, court de taille et laid de figure, avec son front tout menté par des rides et ses oreilles larges, écartées de la tête. La bouche trop humide avec, au coin des lèvres, un pli desabusé, devenait morne.

Quand il entra dans le café, sa silhouette apparut pitoyable dans l'encadrement de la porte et le froid de l'hiver s'engouffra sur ses pas.

Sans mot dire, il vint s'asseoir parmi quelques amis qui, machinalement, lui tendaient une main. Il répondit à leur salut par un clignement des paupières, puis s'isola dans une rêverie, un cigare immobile entre les dents.

Et c'est alors que sa torpeur me surprit d'un malaise.

A quoi pouvait-il bien songer derrière ses yeux impénétrables et graves?

Il était laid — je vous l'ai déjà dit — mais son regard retint le mien par son calme infini.

Il resta longtemps ainsi, détourné de ces gens qui ne prenaient pas garde à lui, conscient de sa hilleur, car il ne voulait point sourire à la jeune fille attentive à lui verser à boire.

— Voilà qui vous réchauffera...

Il fit un signe approbateur, mais garda le silence.

Les autres, d'un mouvement du corps s'étaient rapprochés d'elle et collaient leurs jambes à ses jupes, un mauvais désir dans leurs veines.

— Laissez-moi.

L'un d'eux qu'elle repoussa la serrait par la taille.

— Elle est jolie... avait conclu cet autre en lui caressant le bras, sous la manche.

Elle secoua les épaules, excédée, et compta sa monnaie.

Un vieux la contemplant, la face réjouie et le nez frémissant : il était saoul.

L'homme haussa les épaules.

Quelqu'un lui frappa sur la cuisse :

— Alors, tu n'aimes pas les femmes, toi ?

Il considéra le groupe qui riait, et le dégoût creusa les lignes de sa bouche. Eux, sûrs de leur instinct, triomphaient basement.

— Que dis-tu de l'amour ?

— C'est une bêtise.

Il n'ajouta pas une phrase, et tandis que la gaieté se faisait plus vulgaire encore, il retomba dans sa pensée. Or, je crus percevoir une plus grande fixité dans son regard où la tristesse apparut fugitive.

Avait-il le courage — avec son pauvre cœur humain dont il dut réprimer l'élan — de renoncer à sa tendresse en se rappelant sa disgrâce, et les méprisait-il, ces hommes dont les traits changeaient tout-à-coup, d'ignorer leur laideur qui leur venait de l'âme ?

Je voulais lui montrer que je l'avais compris, et je levai les yeux sur lui : il avait caché son front dans ses mains, et la tête obstinément baissée, il m'échappa dans son isolement.

André Marcel.

LE FEUILLETON



17 LES BRUITS QUI COURENT

Elles admirèrent le volume orné de copieuses dorures. André, qui rejoignit, s'extasia, très fier du succès de sa sœur.

— Rudement chouette, disait-il en son argot d'écolier.

Et comme tous trois, un peu émus, restaient là, à se regarder, vraiment heureux, Mme Tauxe passa.

— Mes compliments, fit-elle, avec une mine pincée qui lui donna l'air de siffler plus que de parler. Mes compliments.

Rose remercia. Laure de même et, caressant la tête blonde de la fillette, elle ajouta :

— Je suis très contente. Elle a beaucoup travaillé.

— Assurément, répliqua la pintière.

Mais elle conclut aussitôt avec un mauvais sourire :

— Et puis, n'est-ce pas, quand la maman est au mieux avec le syndic, il faut bien que cela profite à la fille. C'est tout naturel.

CHAPITRE VI.

« Quand la maman est au mieux avec le syndic, il faut bien que cela profite à la fille. »

Tout d'abord, Mme Charlon ne vit pas l'intention calomnieuse de cette phrase. Etonnée d'une méchanceté qui ne respectait pas même la joie d'une enfant, elle regardait la pintière s'éloigner, très raide, tête haute et sans doute satisfaite d'elle-même.

Rose demanda :

— Petite mère, crois-tu que je ne l'ai pas mérité, ce livre ?

— Mais quelle idée, chérie ! Mme Tauxe plaisantait...

— J'ai bien peur que non. Elle riait mal.

André, le front barré d'une ride, les sourcils froncés, affirmait :

— C'est une mauvaise femme.

Mais Laure se récria :

— Chut ! Il ne faut pas parler ainsi, André. Tu te trompes.

— Pourquoi trouve-t-elle toujours à redire ? reprit l'enfant buté dans sa petite rancune.

Un roulement de tambour mit fin au colloque.

— Allez vite prendre vos places, mes petits.

Et, à tout à l'heure. Vous savez que nous dînons chez M. le syndic.

Ce dernier mot accentua l'impression produite par les paroles de Mme Tauxe. Et, tandis que les enfants, oublieux déjà, couraient se joindre aux camarades, Laure, sans attendre le cortège reprit à la hâte le chemin du Bourg. Elle ne souriait plus, se sentant isolée au milieu des gens endimanchés qui riaient, jasaient, se saluaient au passage, échangeant des propos familiers, des mots aimables. Les « bonjours » lui parurent indifférents. Politesse banale qu'aucune cordialité ne rendait attrayante. De son séjour dans plusieurs grandes villes, Mme Laure avait rapporté une allure plus indépendante, une distinction plus affinée, elle était une « dame » et, sans le savoir, sans le vouloir, surtout, elle intimidait nombre de gens qui, par ce fait, demeuraient à l'écart. Alors, interprétant mal cette retenue, elle crut à du dédain. Elle se vit presque étrangère dans son propre pays. Quinze années vécues au loin l'avaient donc frappée d'une sorte de déchéance pour que la communauté l'accueillît sans plaisir et même avec une curiosité plutôt hostile. Cependant, elle s'efforçait à satisfaire chacun. Elle voulait être bonne. Elle eut été heureuse de s'intéresser au labeur et à la vie de tous. Mais ces gens l'ignoraient ou voulaient l'ignorer. Pourquoi ? Ils l'évitait presque. Seuls la famille du pasteur et le syndic, avec tante Jeanne, la traitaient comme autrefois. Et, maintenant, on venait déprécier leur sympathie en lui attribuant des œuvres mesquines. On accusait le syndic d'avoir favorisé une enfant. Encore une fois, pourquoi ? La voix de Mme Tauxe, ironique, cinglante, tintait encore aux oreilles de Mme Charlon : « Quand la maman est au mieux... »

Soudain, la jeune femme s'arrêta sur le chemin. La signification donnée à ces deux mots lui apparaissait enfin. « Au mieux », c'est-à-dire... Non ! non ! Pas ça ! Quelle infamie !... Et, cependant, le ton, la mimique, le sourire soulevaient bien l'expression. Pas de doute possible. L'air y était ; la chanson aussi.

Laure s'appuyait à la grille d'un jardin. Elle n'édit pu marcher davantage. Elle chancelait, comme atteinte d'un coup au cœur. Il fallait qu'elle se ressaisît avant de poursuivre sa route. Et ses yeux, sans voir, regardaient la pelouse gazonnée, les massifs de dahlias, les géraniums roses, les bordures d'iris et tout un parterre fleuri délicieusement. Des oiseaux volaient çà et là. Une mésange huppée se percha sur un cytise alourdi de grappes dorées. Deux papillons blancs s'élevèrent ensemble très haut, très haut... Des mouches bourdonnaient. Une fillette rit très fort sur le chemin... Mais, de tout cela, Laure ne vit rien, n'entendit rien.

— Vous admirez les fleurs, Mme Charlon ?

— Non... C'est-à-dire oui... oui... c'est beau, n'est-ce pas ?

Tante Estelle, brave vieille, naïve et sans malice, approuvait en souriant, mais, comme Laure s'était retournée pour répondre, la bonne femme stupéfaite joignit les mains :

— Est-il possible ? Vous êtes blanche comme la mort. Seriez-vous malade ?

Laure saisit la perche tendue.

— Pas très bien. Déjà au temple...

— C'est la chaleur, ma pauvre petite... Donnez-moi le bras, vous avez l'air toute moindres.

Et, sans autre, tante Estelle prit Laure par la main et l'emmena doucement. Ce malaise, d'ailleurs, ne dura pas, mais, quoique remise, Laure continua de s'appuyer sur le bras de la vieille femme. Elle la sentait heureuse d'aider et ne voulait contrarier en rien cette satisfaction. Ainsi elles allèrent jusqu'à la « maison d'enfance » parlant peu et suivies de loin par l'écho de la fanfare qui reconduisait le cortège à l'école. Arrivée devant la porte, Laure voulut retenir la bonne vieille.

— Montez une minute, vous prendrez quelque chose.

Mais tante Estelle refusa.

— Ce n'est pas de mauvais vouloir, Mme Charlon, croyez seulement ; mais j'ai mes petites qui reviennent du temple. Mon dîner est sur le feu.

— Vos petites ?

— Bien sûr, les filles de Caroline...

Et comme Laure cherchait à se remémorer, tante Estelle ajouta, un peu confuse :

— Vous avez bien, la femme du maçon Percusa...

Laure se rappela. Cette Caroline, fille de tante Estelle, avait abandonné mari et enfants, après trois ans de mariage, pour suivre un galantin quelconque. On ne la revit pas. Le mari se déroula, s'alcoolisa, mourut. Alors, la grand-mère, demeurée seule avec les deux fillettes, se mit courageusement à toutes les besognes, pour gagner leur pain. Elle y parvenait non sans peine, mais avec joie, mettant son orgueil à ne rien demander à personne et à refuser même l'aide de la commune. Jolie fierté dont elle ne se glorifiait pas, trouvant la chose toute naturelle.

— Je me souviens, dit Mme Charlon avec un signe de tête compatissant. Vous avez eu bien des chagrins.

— Eh ! Chacun sa vie. Le chemin serait trop beau s'il était tout uni. Au revoir, Mme Charlon.

Souriante, la bonne vieille saluait affectueusement. Mais Laure la retint encore.

(A suivre.) P. Amiguet.



Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Steiger & Cie
Lausanne Rue S. François

SERVICES DE TABLE

AGENCE IMMOBILIÈRE
VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

Achetez vos chemises
chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.